cette paroisse et de toutes les autres, dans la triste nécessité de vendre l'héritage de leurs pères. Tenez, voyez comme, malgré votre bonne volonté, vous vous trompez gravement. En ne labourant qu'un peu plus d'un tiers de mes champs, j'abandonne tout le reste aux prairies et au pâturage, c'est-à-dire, à la nourriture des animaux. Mais pour consommer toute cette nourriture, car j'ai pour principe de ne jamais vendre de foin, il me faut un nombreux bétail qui me donne du fumier en abondance, que je prends encore soin d'augmenter par des moyens que je vous ferai connaître plus tard. De cette manière, presque tous mes labours, qui n'ont pas reçu d'engrais l'année précédente, ou deux ans auparavant, peuvent en recevoir au printemps en abondance ; puis alors ça pousse tant que l'on veut. — Les mêmes cultivateurs reprennent : " Mais, Monsieur, vous avez beau dire, et beau faire, un arpent ne peut jamais rapporter comme deux." — Comme deux ! reprit aussitôt le précepteur, un arpent peut rapporter comme trois, comme quatre, et quelquefois plus. Tenez, Germain, dit-il à un de ces voisins, comment avez-vous récolté de minots de blé, dans votre troisième pièce qui avoisine mon champ, et qui a la même étendue que celle que j'ai moi-même ensemencée en blé ! D'abord, combien de minots y avez-vous semés ?—Trois minots, Monsieur, et j'en ai récolté quinze.—Moi aussi, j'ai semé trois minots, et devinez combien j'ai recueilli ! — Vingt minots ?—Vous n'y êtes pas.— Vingt-cinq minots ? — Vous n'y êtes pas encore. Tout bien compté, mes trois minots m'ont rapporté quarante-cinq minots et demi. — Quarante-cinq minots et demi ! exclamèrent tous les cultivateurs, mais ça ne s'est jamais vu depuis les bonnes années d'autrefois ! A ce compte là, vous pouvez bien être riche. Mais